

DIGARD, JEAN-PIERRE. *L'animalisme est un anti-humanisme.*
Paris, CNRS Éditions, 2018, 127 p. ISBN 978-2-271-11594-2

Bertrand Bergeron

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072933ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072933ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2020). Compte rendu de [DIGARD, JEAN-PIERRE. *L'animalisme est un anti-humanisme.* Paris, CNRS Éditions, 2018, 127 p. ISBN 978-2-271-11594-2]. *Rabaska*, 18, 339–342. <https://doi.org/10.7202/1072933ar>

tirer bénéfique de sa lecture. Je ne suis pas sûre que le lectorat de *Rabaska*, pour ce que j'en connais, soit le premier visé.

Enfin, les propositions programmatiques sont intéressantes en soi, mais on reste un peu sur sa faim faute de mise en application autour d'exemples approfondis. Les études de cas les plus abouties rejoignent des approches folkloriques (dans le noble sens du terme), ethnologiques ou ethnomusicologiques déjà largement expérimentées, à l'image de celle sur le *cante alentejo* portugais, même lorsqu'elles émanent de chercheurs officiellement rattachés à la discipline linguistique (comme l'article de Sylvie Mougin sur les versions comparées du thème de l'arbre de paradis). Certains articles paraissent toutefois à la fois éclairants et s'inscrivant dans la perspective théorique proposée, comme la rigoureuse étude sur l'accentuation du chant en Limousin d'Hubert Schmitt, bon compromis entre proposition méthodologique théorique et application pratique autour d'un thème peu exploré dans les études sur la chanson traditionnelle.

Au total, selon le parcours et les intérêts de chacun, il y a donc une matière différente à trouver dans cet ouvrage, qu'il faudra aborder en acceptant la grande variété des approches et des niveaux de langue et de discours. On pourra encore facilement apprécier le CD illustratif comportant des enregistrements de collecte de grande qualité.

ÉVA GUILLOREL

Université de Caen Normandie

DIGARD, JEAN-PIERRE. *L'animalisme est un anti-humanisme*. Paris, CNRS Éditions, 2018, 127 p. ISBN 978-2-271-11594-2.

Un souvenir de mon ancien temps : je suis né sur une ferme qui n'avait pas encore effectué le virage mécanique. L'hiver fermait le rang de la fin novembre jusqu'à la fin avril. Les déplacements se faisaient en berlot ou en carriole. Pour nos besoins alimentaires, nous faisons boucherie. On choisissait généralement une génisse et on se gardait de lui trouver un nom afin de ne jamais évoquer sa mémoire. On lui conservait donc l'anonymat du bétail. Elle était bien traitée en vertu d'un pacte tacite passé entre elle et nous : « Tu ne connaîtras pas la faim, le froid, tu seras bien abritée, bien protégée, aucune violence ne te sera faite, mais à la fin tu finiras dans nos assiettes. » Dans son innocence, la génisse ignorait tout de cet accord, mais elle se retrouvait, bon gré mal gré, au centre de la triade maussienne : donner, recevoir, rendre (*Essai sur le don*). Prendre sa vie prolongeait la nôtre. La mise à mort se donnait sans douleur, puis après le « saignage », elle était éviscérée et écorchée, épiée par les chiens et les chats qui espéraient leur

pitance. Le mou (les poumons) allait de droit aux chats qui s'en régalaient en feulant, les chiens se disputaient la tête amputée de sa langue. Le dur (le foie) nous revenait par privilège, car c'était un morceau de choix. Au terme du processus, la chair de la génisse était devenue de la viande. Tout se déroulait dans le cadre normal des activités paysannes : la vie se nourrit de la vie par la mise à mort de la vie. Jamais il ne nous serait venu à l'esprit de militer pour la libération de nos animaux domestiques pour une raison pratique en dehors de toutes considérations économiques : ils auraient inexorablement fini comme la chèvre de monsieur Seguin. Nous vivions dans leur dépendance et ils dépendaient de nous. Les animaux domestiques s'accommodent de cet assujettissement pour autant qu'ils ne subissent pas de maltraitance. Plus tard, j'ai lu, dans *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud* d'Alfred Métraux, comment se déroulait l'anthropophagie rituelle des Tupinamba et j'y ai constaté des similitudes troublantes et dérangeantes. Dans certaines civilisations, il arrivait que l'homme traitât ses semblables comme du bétail avec souvent les mêmes égards. Ceux qui naissent, vivent et meurent dans les villes ignorent l'impitoyable loi d'airain de *Mater Natura* bien résumée par Alfred de Vigny dans *La Maison du berger* : « On me dit une mère et je suis une tombe ». La Nature qui nous nourrit se nourrira de nous pour continuer à nourrir ceux qui nous succéderont.

Si j'évoque ce souvenir d'une enfance que j'estime heureuse, c'est pour justifier avec quelle impatience j'attendais le moment de lire le livre de Jean-Pierre Digard, peut-être pour me dédouaner d'être un « carniste » (voir le glossaire) irréformable. « Voilà, me suis-je dit, quelqu'un qui connaît son sujet et qui peut en remonter à tous en démêlant l'écheveau inextricable des idées reçues et des faits avérés. Il est directeur de recherche émérite du CNRS et spécialiste, entre autres, de "la domestication animale et [d]es relations hommes-animaux", un savant à qui on ne la fait pas et qui ne me fera pas prendre des vessies pour des lanternes. » Il a répondu à mes attentes au-delà de mes espérances.

Un conseil pratique pour ceux que ce sujet hautement médiatisé intéresse : commencez par le glossaire qui se trouve à la fin. Il est simple, instructif, il clarifie les concepts, débusque les anglicismes inévitables dans ce domaine comme dans tant d'autres et qui donnent la désagréable impression que la langue française est disqualifiée pour nommer le monde actuel. Ces mots sont indispensables pour circuler à votre aise dans cet essai, ils en constituent le mode d'emploi : Digard remet les pendules à l'heure, se réclamant d'une éthique de la responsabilité qui colle aux faits plutôt qu'à une éthique de la conviction qui les recadrent et les triturent pour les inféoder à une idéologie à la mode.

Trois approches, nous dit l'auteur, sont à distinguer quand il s'agit d'aborder les relations hommes-animaux : effective qui concerne les animaux de rente qu'on utilise pour leur force de travail et notre nourriture ; affective qui englobe les animaux de compagnie ; et fictive, fruit de nos représentations anthropomorphiques qui les envisagent dans le cadre d'un idéal à atteindre. En France, à la rigueur sous nos latitudes, ces animaux se déploient dans l'espace selon la proximité ou l'éloignement de la demeure familiale : le premier cercle comprend les animaux qui ont le droit d'entrer dans la maison (chats, chiens, cochons nains, etc.) ; le second concerne ceux qui habitent des abris attenants à la maison (surtout en France) : cheval, vache, porc, mouton ; enfin, le troisième cercle renferme le bétail à l'identité collective qui va paître au loin et qui se retrouve parfois en contact avec la faune sauvage.

Les pratiques récentes resserrent cette dimension spatiale, et ne demeurent plus que les animaux de rente et les animaux domestiques. La tendance lourde depuis la fin du xx^e siècle s'attaque à transformer la différence de nature qui sépare les hommes des animaux en différence de degré, les hommes n'étant que des animaux comme les autres, juste un peu plus « malins », insiste Digard. À cet effet, on ramène sans cesse sur la scène médiatique la très forte parenté entre le chimpanzé et l'homme. Les deux, il est vrai, partagent 98 % de leur patrimoine génétique et, pour certains, les 2 % restant sont considérés comme quantité négligeable. Pourtant et dans les faits, cet écart, si minime soit-il, creuse une fosse abyssale entre eux, et on oublie toujours de considérer que c'est la différence qui fait la différence. Sur ce sujet, Digard nous donne une salutaire leçon, une leçon de choses scientifiques. Abattre la frontière qui sépare l'homme de l'animal, cela ne revient-il pas à humaniser les animaux pour mieux animaliser l'homme, comme ne l'avouent pas toujours les adeptes de l'anti-espécisme (voir ce mot dans le glossaire) ? L'homme pousse si loin l'anthropomorphisme dans ses relations avec la nature qu'il en est venu à prêter aux arbres des états de conscience et même un cerveau comme l'a fait Peter Wohlleben dans *La Vie secrète des arbres* (MultiMonde).

Avec un humour grinçant et abrasif, le savant ethnologue s'en prend aux idées reçues véhiculées par la mouvance véganienne (voir le glossaire), dernier avatar du végétarisme mué en végétalisme (voir glossaire pour ces deux mots). Dans ce cas, il est opportun de parler de sectarisme militant relayé par des médias complaisants et des journalistes mal informés quand ils ne sont tout simplement que d'ignorants verbomoteurs. Pour ne citer qu'un exemple, on fait croire au grand public qu'il faut 15 000 litres d'eau pour produire 1 kilo de viande : rien de plus faux, corrige l'auteur, il n'en faut que 50 (p. 70). Les plus nocives pour la réalité animalière sont peut-être ces personnalités qui n'ont d'autre compétence que leur identité médiatique, qui épousent des

causes dont elles ne comprennent pas les enjeux et prennent position comme des Cassandre de service en donnant l'impression qu'elles détiennent le fin mot des connaissances scientifiques sur le sujet. Pour la cause, elles ne reculent devant rien : « [...] manipulation de l'opinion, déformation des faits, mensonges, utilisation de faux experts et de sondages bidonnés, espionnage de travailleurs, judiciarisation et politisation de la "cause" animale, etc. » (p. 95-96). Digard a le courage d'en épingleur quelques-unes au passage pour garnir un tableau de chasse déjà bien encombré.

Cette critique acerbe des dérives animalières ne doit pas masquer les violences gratuites faites aux animaux, qui sont, qu'on le veuille ou non, nos compagnons de route dans la grande aventure de la vie. Il importe à la dignité de l'homme d'assumer les devoirs qu'il a envers eux, devoirs qui sont la source de ses droits sur eux. Nos liens avec eux sont indispensables même s'ils prennent la figure d'une chaîne alimentaire. Pour demeurer vivant, le vivant assimile du vivant, telle est l'inexorable loi de la vie. La volonté toute récente de faire passer les animaux d'objets de droit à sujets de droit améliorera-t-elle leur sort? L'auteur en doute.

Jean-Pierre Digard se porte à la défense des animaux en exigeant qu'on les respecte dans leur nature propre, et ce plaidoyer s'adresse aussi aux hommes. Ces mouvements animaliers alimentent un profond mépris pour « le propre de l'homme » : « [...] sous l'amour de la nature, la haine des hommes » (p. 97, citation de Marcel Gauchet reprise par l'auteur). Cette détestation des hommes, surtout des hommes blancs, semble être la marotte et la spécialité de nombre de penseurs occidentaux.

L'animalisme est un anti-humaniste est un de ces livres à lire dans l'urgence tant le propos colle à l'actualité. Il constitue un vigoureux rappel à l'ordre et à la raison. Il n'est en aucun cas un anti-animalisme, mais bel et bien un humanisme de la responsabilité. Il ne dénie pas l'intelligence aux animaux, mais leur rend leur intelligence propre, c'est-à-dire leur dignité.

À la fin de la lecture, je me faisais la remarque suivante : « Qui du lion qui somnole dans la savane africaine ou du Petit Prince sur sa minuscule planète apprécie le mieux les couchers de soleil? » La réponse m'en a été fournie par mon maréchal-ferrant, Serge Briand : « Un cheval, quand il est bien, il est bien ». C'est dit.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean